



UNE NOUVELLE DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇAISE AVEC ALAIN BORER

Les « réflexions sur la langue française » que vient de publier Alain Borer se présentent sous le titre *De quel amour blessée* dont la double signification correspond parfaitement à l'intention de l'auteur. D'abord parce que nous sommes immédiatement amenés à compléter l'autre hémistiche de l'alexandrin (« Ari-ane, ma sœur... »), si ce n'est le distique de la rime (« Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée »), ce qui nous introduit immédiatement dans le trésor commun de notre culture ; ensuite parce que ce vers donne à l'auteur l'occasion de montrer quelle harmonie propre à notre langue se trouve dans ces quelques mots ainsi rassemblés, avec cette féminisation du *e muet* final, très présent bien qu'il ne se prononce plus, pour ne rien dire de la diérèse qui précède et qui vient d'être indiquée dans l'écriture – ce qui est encore une façon de marquer, comme le montre Alain Borer, l'irrévocable liaison de l'écriture et de la parole dans notre langue.

UN LIVRE DE COMBAT

La meilleure des défenses étant l'attaque, Alain Borer commence par régler son compte non pas à la langue anglaise, mais à la cancérisation américaine dont nos dirigeants et autres « *managers* » de grandes entreprises sont les porteurs du virus qui les a gravement infectés. L'anglais, qui a emprunté quelque 37 000 mots au français, n'est pas en cause ici. Plutôt sa forme abâtardie américaine. Et encore plus précisément les mœurs, façons de vivre et de penser que véhicule cette invasion dont nos pseudo « élites » sont responsables. L'auteur rappelle que Valéry Giscard d'Estaing, à peine élu président de notre République, fit sa première déclaration en anglais ! Incroyable, mais vrai, hélas, alors que notre



Constitution l'affirme, comme celles qui l'ont précédée : « Le français est la langue de la République ». Aucune destitution automatique n'a été prévue pour un tel cas, inimaginable jadis, mais révélateur aujourd'hui.

C'est beaucoup plus que le vocabulaire qui est en cause ici, c'est un bouleversement structurel de la langue, donc de la pensée, donc de la culture et des mœurs : l'exsanguino-transfusion d'une civilisation.

Que de lâchetés, que de soumissions, que de renoncements parmi nos dirigeants ! On a même vu des ministres de l'enseignement supérieur ordonner des cours en anglais dans nos facultés. Depuis longtemps, l'Institut Pasteur publie sa revue et ses résultats en anglais, sous prétexte que c'est nécessaire pour être lu. Non. Ce qui est nécessaire, ce sont des résultats de recherches si importants que même les scientifiques d'autres langues seront obligés de les lire.

Surtout, Alain Borer montre comment la langue française est abîmée de l'intérieur par l'imitation constante d'anglicismes, le ministre Laurent Fabius se vantant à Bangui que les soldats français « *patrouillent* la capitale », tandis que « le Président *pénètre* le salon Murat ». Alain Borer relève de nombreuses *raffarnades*, inversions anglo-saxonnes de la place de l'adjectif, « fort indice de déculturation breveté par un Premier ministre parlant de la "*positive attitude*" ».

Car l'auteur invente de nombreux mots imagés (souvent un peu compliqués) pour exprimer tous ces changements de mœurs qu'on nous impose pour des raisons financières et idéologiques, et que notre malheureuse société française accepte par snobisme. Heureusement, il a prévu un petit glossaire explicatif de la *brumisation*, du *métaplasme*, voire du *Shiak*. D'autres mots se comprennent très bien (*globish* et *englobish*), ou se devinent (*saxophone*, oreille anglo-saxonne, selon Raymond Queneau).

La multiplication d'outils, de trucs, de machins divers entraîne de nouvelles (et scandaleuses) façons de se tenir, la Californie *simultanéiste* nous lançant dans un combat perdu d'avance contre le temps, et grandement responsable de manières particulièrement grossières. Le raffinement des mœurs françaises de jadis n'est plus qu'un sujet de thèses.

Le comble emblématique du *simultanéisme* étant l'image d'un président de la République française, Nicolas Sarkozy, qui, en audience officielle au Vatican, compose un SMS devant le pape



Cette *Defense* de la langue française constitue la première partie de l'ouvrage et elle est particulièrement riche d'exemples de « caractéristiques anglobantes », sous le titre « *Speak white* » – ou « *la capitulation imaginaire* », qui rapporte une petite aventure personnelle très significative de l'arrogance américano-saxonne

C'était à Montréal, faubourg Sainte Catherine, près du jardin botanique. Complètement égaré, j'avisai une bourgeoise en *loden* et lui demandai mon chemin, en français fleuri, dans la deuxième ville francophone du monde « *Speak white !* », me lança-t-elle, et tourna les talons ()
Speak white ! veut dire « rentrez chez vous », ce qui est un comble risible puisque les francophones se trouvaient là chez eux quatre vingt trois ans avant les anglophones, mais, par-delà, l'injonction dit au fond *disparaissez !* – « *Speak white !* » veut tuer

(Soit dit en passant, on aura reconnu dans le début de ce livre celui de *Salammbô* « *C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar* » Ce livre prouve de nombreuses fois la « complicité » culturelle des utilisateurs de notre langue, et donc son rôle intégrateur qu'on tente de remplacer par celui, destructeur, d'une autre langue, contraire au génie de la nôtre)

Ce combat est mené avec fougue, de multiples façons, sans politesse excessive envers ceux que l'auteur appelle à juste titre des « collabos », n'hésitant pas à comparer « *la cravate blanche de Mrs Fioraso* » (une ministre justement oubliée) à celle de Pierre Laval, artisan de la collaboration avec les envahisseurs allemands de 1940. C'est exagéré, mais enfin, sa loi visait à « livrer l'université à l'*anglobal* »

Notre auteur a bien raison de rappeler que l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), obligeant les tribunaux à utiliser le français, « restait le plus ancien texte juridique français encore en vigueur »

MOLIERE ET COLUCHE

La deuxième partie de notre livre s'élève contre la paupérisation langagière qui est actuellement menée aussi bien par les gens du haut que par ceux du bas, par les vampires aux dents longues comme par les edentes réduits aux gencives congrues



Il a beau jeu de rappeler la pauvreté langagière des baragouineurs de la radio ou de la télévision, et celle tout aussi clinquante des responsables politiques, en montrant que les uns et les autres ne savent plus, dans le langage parlé comme dans l'orthographe, différencier les passés simples, les futurs de l'indicatif, le présent du conditionnel, ajoutant ou retirant des *s*, confondant *é* et *è*, négligeant les accords des participes, etc. Il montre que le subjonctif utilisé avec « après que » est plus qu'une faute de grammaire, une véritable confusion entre le réel et le possible. Etc.

Il ne s'agit pas seulement de fautes vénielles, mais de « fautes de structures, destructrices du projet même de la langue française ». Ainsi les fautes portant sur les négations, sont-elles particulièrement nocives et amènent-elles souvent celui qui parle à dire l'inverse de ce qu'il pense.

Encore plus subtilement, il demande d'écouter ce que disent ceux qui parlent en public, et on s'aperçoit que « la langue française est *passée à l'iambe* (sur deux brèves) », par le raccourcissement systématique des mots (« *massacre à la tronçonneuse* ») :

À l'ère virtuelle il n'y a plus de *langue* au sommet de l'État, énormément de paroles, mais plus de discours digne de ce nom, qui fasse entendre (qui se fasse entendre) par la *fluidité* de la langue française, c'est-à-dire qui soit au fond vraiment audible – ou, si l'on peut dire, *écoutable*. Le Président de cette époque dissyllabique confirme bien la « norme », en tout discours, deux syllabes par deux syllabes, d'aller *l'iambe* Hollande, président *iambique*. Il parachève ainsi la disparition de l'art oratoire, de l'éloquence, qui ne participe plus de la langue politique depuis l'invention du microphone et se dégrade en *déloquence*. Les *boîtes à rythme* automatiques à deux temps, contemporaines de cette mutation, donnent le tempo de l'iambe virtuel : il transforme la « musique de chambre » en *disco*.

Et c'est alors que les poètes commencent à comprendre que tout cela les concerne directement. Alain Borer consacre ici de nombreuses pages à une disparition terriblement préjudiciable à l'art poétique, celle de « la voyelle blanche “e”, et plus encore [à] sa forme en “e” muet ». Le verlan la ridiculise.

En lisant le français comme on lit l'arabe, de droite à gauche, le verlan se donne cette fonction d'éliminer systématiquement le « e » muet de la langue française, de la retourner en une langue banale où tout se prononce et qui serait enfin dépouillée de son insupportable élégance, bref



de la faire rentrer dans le rang, la neutraliser c'est cette orientation qui l'emporte aujourd'hui – *a l'oreille* – avec l'élision officialisée du « e » muet (« faut qu'je prenne l'air ») qui s'enseigne désormais à l'étranger dans les cours de langue ()

Cette disparition insensible du « e » muet (sa perte d'influence et ses significations), loin d'être innocente, révèle au contraire de vastes transformations sociales

L'auteur se livre ainsi à de nombreuses et subtiles analyses à partir de la réalité parlée de notre langue qui ne peuvent qu'intéresser fortement les poètes dont l'utilisation du *e muet*, même par les meilleurs adeptes du vers libre, fait intrinsèquement partie de l'art poétique que nous prétendons illustrer.

Cependant, il existe encore une autre tendance néfaste de la langue actuelle dont ni la colonisation américaine, ni la *verlanisation* (qui n'a rien à voir avec Verlaine), ne sont responsables : c'est l'avachissement coluchien qui est l'inverse de ce que faisait Molière : c'est « un appauvrissement volontaire ». Certes, Coluche avec ses « Resto du cœur » a montré sa sensibilité et sa générosité personnelles, mais sa formule « c'est l'histoir' d'un mec-euh » est une introduction à un bredouillis particulièrement néfaste – mais très révélateur : il « débarrasse systématiquement la langue de toute référence à l'écrit, pour hucher l'auditeur » Il « rabaisse la « claire diction » en *mal-diction* » – particulièrement en supprimant les accords, le *e muet*, l'équilibre des consonnes et voyelles, une partie de la négation, etc. Il y a beaucoup à retenir des analyses d'Alain Borer – quand on s'essaye à la versification, qui est d'abord entendue, mais également écrite. Il constate, par exemple, que certains accents modifient « les durées des syllabes, comme les brèves et longues du *rap* », alors qu'« aucun accent régional n'a dérogé à cette prescription ».

On ne peut pas, ici, reprendre toutes les analyses d'un livre très riche (parfois un peu compliqué, parfois un peu trop savant, parfois un peu trop répétitif, parfois un peu trop étalagiste, parfois un peu trop précieux, parfois un peu trop injuste, parfois...) Certes. Mais il s'agit bien de « réflexions ». Tout poète y mêlera les siennes. (Un reproche, tout de même les notes, parfois simples références, mais ouvrant parfois de nouvelles avenues à la pensée, sont rejetées en fin de volume ; elles auraient tellement été plus pratiques en bas de page...) Détail.



Michelet écrivait en 1834 : « L'histoire de France commence avec la langue française ». Alain Borer inverse cette phrase « dans sa logique même » : « *L'histoire de France s'achève avec la langue française* ».

LA LANGUE DES POÈTES

La dernière partie de ce livre fourmille de formules, d'analyses et de parti-pris ; elle commence par une citation de Remy de Gourmont : « Je considère comme intangibles la forme et la beauté de la langue française », qui s'applique parfaitement à ce qu'en font les meilleurs poètes. Et c'est là qu'*A-r-r-a-ne* nous guide toujours dans le labyrinthe. L'auteur insiste sur la liaison fondamentale de ce qu'il appelle *le parlé-écrit* qui devrait inciter les responsables de l'avenir de nos écoles à beaucoup plus d'exigence.

La caractéristique unique de la langue française tient en cette *mise en son* de l'écrit à l'oral qu'il précise constamment () L'oral fait entendre l'écrit qui le vérifie Le francophone parle comme il écrit, plus exactement parle l'écrit on *parlé-écrit* la langue française

Il le montre jusque dans la structure de la phrase, d'une parfaite logique, contrairement à d'autres langues, ce qui explique pourquoi elle fut si longtemps la langue de la diplomatie, sa clarté lui valant cet honneur. Il y a une logique qui amenait Voltaire à remarquer dans l'article « François » du *Dictionnaire philosophique* : « Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre ».

Surtout, Alain Borer magnifie la beauté de notre langue, à la fois sa « préoccupation sonore » et « sa *vérification* (nous dirions volontiers, avec une seule lettre en plus, « sa *versification* »). Il le montre plus particulièrement avec « un équilibre rare en langues, entre consonnes et voyelles », car le français n'a ni accentuation ni rythme de longues et brèves, cette caractéristique du français ayant été reconnue depuis longtemps (Jacques de Beaune en 1548), obligeant le poète « pour composer sa petite musique » à « former une matière sonore où les liaisons (les "li-aisons", avec diérèse) assurent cette fluidité qui fait de la langue un discours agréable à entendre ».



Ce genre de remarques nous touche directement, et tous les pseudo-poètes, se croyant philosophes parce qu'ils distillent quelques mots au compte-gouttes, peuvent alors comprendre (mais le veulent-ils ?) pourquoi leurs petites choses informes sont illisibles : ils ne se préoccupent pas de cette vérité profonde de la langue, son harmonie, qui devient absolument indispensable quand elle est celle des poètes.

De là cet « éloge du « e » muet qui s'impose à l'auteur comme à nous :

Sur le « e » muet se sont fondées toute la métrique et la prosodie françaises, uniques au monde dans ce cas, qu'il faut dire (et moduler) à voix haute : « La lente Loire passe . » , en prose, il faut trois consonnes, mais en poésie deux suffisent, et le « e » muet de « passe », après deux « e » blancs, et les accents qu'ils permettent sur « lente » et « Loire », dit le lent cours du fleuve. Il induit une écoute prolongée dans une part de silence, un ultrason *après le mot* que perçoivent les *yogi* après le *om* :

Ariane ma sœur, de quel amour blesséE...
Vous mourûtes aux bords ou vous fûtes laisseE...

On trouve ainsi dans ce livre un grand amour de notre langue, une exquise finesse d'analyse – qui sembleront certainement injustes à tant d'autres pratiquants des autres langues, mais qui sont tellement importants pour nous inciter à l'illustrer en poésie, et, par-delà, à défendre notre culture, notre histoire, notre héritage et notre mode de vie. Il n'est pas sans intérêt de suivre, par exemple, sa démonstration de la féminité de notre langue qui suffit à balayer toutes les sottises du « genre », et du « neutre », dont d'autres langues (l'américaine, par exemple) ont peut-être besoin, mais qui n'est qu'une intrusion ridicule dans la nôtre.

L'auteur n'épargne pas non plus les errements de divers écrivains français (ainsi quelques socio-choses comme l'inévitable Bourdieu).

Ce livre paraîtra souvent exagéré, mais un « avis de tempête », comme le prévoit sa bande publicitaire, le justifie. Du moins incite-t-il à prendre des précautions. On doute, d'ailleurs, que nos dirigeants prennent le temps de s'y intéresser : ils contemplant la catastrophe en cours sans trop savoir que faire. Indifférence ou incompétence, c'est la même complicité. On laisse faire, et on devient collabo.



Alors, une fois de plus, c'est aux intellectuels d'intervenir, aux écrivains de s'en mêler – aux poètes de s'interroger sur leur pratique de la langue, de ses finesses, de sa beauté. C'est à eux qu'il appartient de nous à dire à qui nous nous adressons quand nous écrivons des vers. Pourquoi le dire ? Comment le dire ? Il n'est pas possible de continuer à écrire des lignes insignifiantes et insipides, sans queue ni tête, comme si nous étions de petits punis (« Vous me ferez cinq lignes ! »). Nous sommes des dépositaires auxquels n'importe qui doit pouvoir demander des comptes. Que faisons-nous de notre langue, de notre poésie, de notre culture, de notre civilisation ? La revue *Le Coin de table* tente une modeste réponse.

Noël Prévost

- Alain Borer, *De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française*. Gallimard. 352 p. 22,50 €.